

# XYZ. La revue de la nouvelle

## L'Affût

Pierre Chatillon



Number 6, Summer 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2060ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

### ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Chatillon, P. (1986). L'Affût. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (6), 20–23.

Pierre Chatillon

## L'Affût

L'oeil crevé, criblé de plombs, le canard battit faiblement l'eau de son aile cassée puis s'immobilisa.

L'homme émergea de sa cachette de branchages. Il chassait depuis plus de cinquante ans. Il ratait rarement son coup. Transi, il s'avança jusqu'à mi-cuisses coupant avec ses hautes bottes luisantes les vaguelettes retroussées par le vent du nord. Il attrapa l'oiseau par les pattes et revint vers son affût.

Depuis plus de cinquante ans, chaque automne, il construisait au bord du fleuve un abri comme celui-ci. Toujours de la même façon: quatre poteaux fichés dans la glaise, là où les flots viennent mourir, de la broche, des rameaux de cèdre. Il s'y embusquait, à l'aube ou au couchant, assis sur le bout de planche clouée en angle qui lui servait de banc, pipe aux dents, bouteille de gin dans la poche, fusil au poing.

Il aimait tout cela: le ciel, l'eau, le vent, les goélands, les roseaux roussis et même ces torsades de joncs et d'algues arrachés du fond, repoussées sur la grève par les vagues, déroulées comme la chevelure d'une géante. Ça pouvait ressembler aussi à des tentacules sans fin, à des serpents de mer morts. Des serpents de mer à la peau grise, séchée par l'air, mais qui crevait lorsqu'on y posait le pied, révélant le jus vert de leurs entrailles remplies d'herbes marines pourries, de petites mouches, du grouillement répugnant des charognes. Mais au soleil, on pouvait plutôt croire, oui, à d'étranges cheveux de femme. «C'est comme la vie, marmonnait l'homme, faut pas trop fouiller, faut pas trop creuser.»

En fin d'après-midi, de cinq à six heures, aucun canard ne circulait. Lorsqu'il faisait beau, comme aujourd'hui, l'homme avait tout le loisir de contempler la splendeur du paysage. Surtout en fin d'octobre où la rive opposée, colorée par les feuilles, nouait un ruban de fête à l'horizon.

Puis, de six heures à six heures trente, la nature se transformait très vite, envahie par la noirceur. Et les canards se mettaient à passer, effilés, coupant l'air de leurs ailes sifflantes, telles des flèches décochées par quelque arc invisible. L'homme aimait tout cela et pourtant il tirait à bout portant sur ces beaux oiseaux sauvages. À ceux qui lui demandaient pourquoi il les tuait puisqu'il ne les mangeait pas, puisqu'il lui arrivait même de les laisser là, il répondait: «Je le sais pas. Faut pas penser à ça. Mais une chose est certaine, ça fait cinquante ans que je chasse et on se tanne pas, on se tanne pas.»

Il reprit place dans son affût. La nuit venait. Il extirpa des graines de gratterons piquées dans la manche de sa chemise à carreaux. Son regard se posa sur la tête du canard dont le bec laissait couler sur la glaise des gouttes de sang et c'est la tête de son ami Maurice qu'il aperçut. Sa tête fracassée. Tel qu'il l'avait trouvé, en mars dernier, dans la cave de sa maison où il s'était suicidé d'un coup de feu dans la bouche. «Faut pas penser à ça», ronchonna l'homme et il avala une gorgée de gin pour chasser cette vision qui revenait régulièrement lui hanter l'esprit.

Mais son regard se posa de nouveau sur la tête de l'oiseau et cette fois c'est le visage brisé de sa fille qu'il vit. Des éclats de verre plantés dans les yeux et les joues. Plus de vingt ans déjà qu'elle avait été tuée dans un accident d'auto. Il revoyait son corps, catapulté hors de la voiture, recroquevillé dans la boue d'un fossé. «Faut pas penser à ça», grommela-t-il, n'arrivant qu'à grand-peine à contenir une révolte qui ne s'était jamais apaisée. «Faut pas penser. Après tout, ce n'est qu'un canard, une bête. J'ai dû boire un coup de trop. Vaudrait mieux rentrer maintenant.»

Mais il avait promis à son voisin de rapporter du gibier et il demeura là, tapi dans son affût.

Les ciels d'automne, en fin de jour, sont souvent couleur de chair. Et lorsque le soleil s'éteint, coeur qui cesse de battre, la

peau du ciel continue de garder pendant un moment sa fraîcheur de rose, puis le frisson du soir se communique à cette chair qui s'empourpre comme si du sang y circulait très vite pour lutter contre le froid, mais cette chair bleuit, devient noire et c'est comme si le ciel venait de mourir de froid.

Tant que règne la lumière, les choses, apprivoisées, affectent d'être nos amies. Mais le soleil n'a pas sitôt sombré à l'horizon que les choses même les plus familières prennent des allures de terreur. Elles s'éloignent de nous, se libèrent de notre contrôle, reprennent leur vie primitive où l'homme n'a pas de place, où tout lui est menace. Elles ressemblent à ces chats que la pénombre ramène à l'état sauvage, qui sautent sur notre lit, la nuit, nous dévisagent, pupilles dilatées, s'appêtant, semble-t-il, à nous lacérer à coups de griffes.

La rive opposée du fleuve, cessant d'être un liseré de couleurs, se transforme en un mur noir. Les flaques d'eau, hérissées de cils d'herbes, sont des yeux fixes qui nous observent. Sans bouger, les serpents d'algues pourries s'animent de l'intérieur, plus sournois encore de se contenir dans leur immobilité de guetteurs. Des complots se trament dans les chuchotis de l'eau, on dirait des babines de monstres qui salivent dans l'ombre. Des conspirations s'ourdissent dans le vent qui nous glisse dans le cou sa main froide d'étrangleur. Du fleuve entier montent des bruits de succion comme si s'approchait de nous, glissant dans sa bave, la sangsue du soir.

— Vaudrait mieux rentrer, dit l'homme, à haute voix, pour se donner une contenance.

Mais un canard venait de se poser sur l'eau et il lui déchargea son arme dans les plumes.

Il sortit de son abri, se hâta d'aller chercher l'oiseau avant de le perdre de vue. Il ne put l'atteindre car il flottait trop loin, entraîné par le courant, vers le large. L'homme revint sur la grève, faillit trébucher, se prenant les pieds dans les torsades de joncs.

Il utilisait, dans ces cas-là, une vieille barque échouée à proximité. Il tenta de la dégager du bord où elle était retenue enserrée dans des lèvres de boue, mais il dut s'arrêter, la poitrine secouée de spasmes, manquant d'air. «Économisez votre coeur,

évitiez les efforts», lui avait recommandé le médecin, après son infarctus.

L'homme s'alluma une pipe, prit quelques minutes de repos. Il faisait presque noir. Aussi ne vit-il pas le Chasseur Céleste qui s'avavançait en tapinois, s'accroupit tout près de lui, derrière une touffe de roseaux, et le mit tranquillement en joue.

L'homme empoigna la barque, tenta de la soulever, hissa, poussa mais il s'effondra sur le sol, foudroyé, sans savoir qu'il venait de se faire abattre d'un coup de feu en plein coeur.

Le Chasseur Céleste sortit de sa cachette, s'approcha de sa victime, le regarda satisfait. L'homme, en tombant, s'était heurté la tête contre le bord de la chaloupe et de son nez coulaient des gouttes de sang sur la glaise et les herbes marines où il gisait.

Le Chasseur Céleste, qui portait une chemise à carreaux, avait lui aussi une bouteille de gin dans sa poche; il l'ouvrit, en avala une gorgée. Ses vêtements et toute sa personne, par un phénomène de mimétisme, avaient la propriété de se confondre avec le paysage, avec les feuilles d'automne, avec la neige, le soleil, aussi bien qu'avec les objets de la vie courante. Il se déplace constamment à la surface de la terre, au gré de son caprice, et tue, tue, tue, tue, tue. Il est habile, tout lui sert d'affût, on ne le voit jamais. Il chasse depuis le début des temps. Il ne rate jamais son coup.

Il ne ramassa pas l'homme. Il le laissa là, sur les joncs pourris. Un peu ivre, il s'alluma une pipe et continua sa route, marmonnant, sa voix mêlée à celle du vent: «On se tanne pas. On se tanne pas.»

Pierre Chatillon est né à Nicolet. Il a publié *la Mort rousse*, (roman, éditions Internationales Alain Stanké, collection «Québec 10/10», 1983); *Poèmes* (rétrospective 1956-1982, éditions du Noroît, 1983); *la Fille arc-en-ciel* (contes et nouvelles, éditions Libre Expression, 1983); *Philédor Beausoleil* (roman, éd. Libre Expression, 1985).